

17.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.

(Extrait des Bulletins, n° 5 [mai]; 1900.)

CLASSE DES LETTRES
ET DES
SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

JUGEMENT DES CONCOURS.

Concours annuel de 1900.

SECTION D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE.

PREMIÈRE QUESTION.

On demande une étude critique sur les sources de l'histoire du pays de Liège pendant le moyen âge.

Rapport de M. Kurth, premier commissaire.

« En mettant au concours une *Étude critique sur les sources de l'histoire du pays de Liège au moyen âge*, l'Académie s'inspirait d'une des nécessités les plus impérieuses de notre histoire nationale. Pour que l'on puisse travailler efficacement à l'achèvement de celle-ci, il ne faut pas que les travailleurs qui s'y emploient se voient obligés de descendre à chaque instant de l'échafaudage pour tailler les pierres sur les chantiers, voire même pour aller les extraire de la carrière. En d'autres termes, il faut que l'érudition leur fournisse des répertoires dans lesquels, sans devoir refaire



eux-mêmes des recherches déjà faites, ils trouvent les sources historiques triées, classées, appréciées à leur juste valeur, et accompagnées de toutes les références critiques et bibliographiques nécessaires à un usage fructueux. De pareils instruments de travail sont aussi rares qu'utiles. L'Allemagne en possède un qui est devenu en quelque sorte classique : celui de Wattenbach continué par Lorenz (1), qui ne laisse pas de rendre de grands services aux historiens belges eux-mêmes, puisqu'il est consacré aux sources historiques de toutes les régions qui ont fait partie au moyen âge de l'Empire d'Allemagne. Dans un domaine plus restreint, il faut citer également avec éloge l'excellent manuel de De Wind intitulé : *Bibliotheek der Nederlandsche geschiedschrijvers*, qui fait honneur à l'historiographie de nos voisins du nord. Mais le livre de Wattenbach est trop sommaire et celui de De Wind trop vieilli pour que l'historien belge y trouve autre chose que les références les plus générales. Ce qu'il nous faudrait aujourd'hui, c'est, si je puis ainsi parler, une série de Wattenbach régionaux traitant des sources avec le détail nécessaire à qui voudrait approfondir soit l'histoire particulière d'une province, soit l'histoire générale de la Belgique. Aussi me permettrai-je d'exprimer l'espoir que l'Académie ne se contentera pas d'avoir provoqué la confection d'un livre des sources de l'histoire du pays de Liège, et qu'elle mettra au concours la rédaction de travaux semblables consacrés à la Flandre, au

(1) WATTENBACH, *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter bis zur Mitte des XIII^{ten} Jahrhunderts*, 6^e édition, Berlin, 1893-1894.
O. LORENZ, *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter seit der Mitte des 13^{ten} Jahrhunderts*, 3^e édition, Berlin, 1886-1887.

Brabant et au Hainaut. Chacune de ces régions a, en effet, son historiographie propre et digne de faire l'objet d'une étude détaillée.

Par ce que je viens de dire, on a déjà pu deviner mon appréciation du mémoire qui nous est soumis. C'est un travail de sérieuse valeur, et qui remplit honorablement les conditions du concours. L'auteur possède des connaissances générales à la fois solides et étendues. Il est parfaitement au courant de la bibliographie de son sujet, tant belge qu'allemande et française. Sa méthode critique est excellente; son exposé, clair et intéressant. Dans un sujet où l'on pouvait croire qu'il suffisait de se faire l'abrégiateur bien informé qui classe et apprécie avec compétence les résultats du travail d'autrui, il a su faire preuve de travail personnel et il apporte, sur plus d'un point, des conclusions neuves. Telles sont, pour le dire dès maintenant, les raisons qui me déterminent à le proposer aux suffrages de l'Académie. Un rapide aperçu de l'ouvrage justifiera cette appréciation, en même temps qu'il me fournira l'occasion d'en signaler les parties faibles et les lacunes inévitables dans un travail de ce genre.

Ce n'était pas, il faut l'avouer, une tâche facile de rédiger un *Livre des sources de l'histoire du pays de Liège au moyen âge*. Il s'agissait de faire l'exploration de sept siècles d'une historiographie qui, par moments, a été singulièrement touffue, et dont aucun érudit, à ma connaissance, n'a jamais entrepris de retracer le développement complet. Si quelques parties de ce vaste domaine ont été étudiées avec une telle ardeur que la multiplicité même des recherches constituait, en l'espèce, une difficulté spéciale, il en est d'autres, par contre, qui sont

restées presque entièrement en friche, et qui réclament un travail tout nouveau d'investigation. Ainsi qu'on le voit par les deux tables placées en tête du mémoire, et consacrées l'une aux noms des auteurs et l'autre aux titres des écrits, les recherches du concurrent se sont portées sur 108 écrivains et embrassent, sauf erreur, un total de 252 ouvrages. Tel est l'opulent apport du pays de Liège à l'historiographie médiévale; je ne crains pas d'être démenti en disant que de toutes les régions de l'ancien empire d'Allemagne, il n'en est aucune qui puisse rivaliser, sous ce rapport, avec notre principauté ecclésiastique. Le pays de Liège est, pour ainsi dire, la terre classique de l'historiographie médiévale : il a produit le plus célèbre chroniqueur du moyen âge, Sigebert de Gembloux, et il a eu, à toutes les époques, des chroniqueurs, des annalistes et des hagiographes qui nous présentent son histoire dans un tissu serré et ininterrompu. L'historiographie liégeoise n'est pas, il est vrai, un tout achevé et sans lacune : elle est trop uniformément ecclésiastique ou, pour parler plus exactement, les laïques, tant ceux de la noblesse que ceux de la bourgeoisie, y ont participé dans une mesure trop restreinte, pour qu'on puisse dire qu'elle reflète avec la même fidélité tous les aspects de la vie publique. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, que les luttes communales, dont les innombrables vicissitudes à partir du XIII^e siècle forment une des pages les plus attachantes de l'histoire de Liège, ne nous sont connues que d'une manière bien imparfaite, précisément parce qu'elles n'ont jamais rencontré de narrateur qui ait eu, pour les intérêts qu'elles mettaient en jeu, l'intérêt passionné que les écrivains ecclésiastiques apportent, eux, à la question des droits du prince, du chapitre

de Liège et des maisons religieuses. L'histoire de la noblesse est un peu mieux partagée parce qu'elle a fini par rencontrer un Jacques d'Hemricourt qui s'est constitué son généalogiste et son chroniqueur, mais cette exception presque unique ne saurait détruire le caractère prépondérant, j'allais dire exclusif, que je viens d'assigner à l'historiographie liégeoise.

Toutefois, dans ses limites ainsi restreintes, celle-ci reste un sujet des plus intéressants. En lisant les pages du mémoire, on la voit qui se développe d'âge en âge, partageant, dans une certaine mesure, les destinées de la nation liégeoise elle-même. Humble et chétive au VII^e et au VIII^e siècle, qui virent naître la civilisation dans notre pays, elle ne semble pas avoir profité de la puissante impulsion donnée aux études littéraires par Charlemagne, et elle ne sortira de son obscurité qu'après l'époque des invasions normandes. Elle grandit et se développe au X^e siècle, sous les prélats lettrés et industriels qui, comme Éracle et Notger, et plus tard Wazon, déterminèrent une véritable renaissance intellectuelle dans la Lotharingie. Elle atteint son apogée pendant le XI^e et le XII^e siècle. C'est alors, à l'heure où les écoles de Liège jettent leur plus vif éclat, que nous voyons apparaître la phalange compacte des annalistes, des chroniqueurs et des hagiographes qui constitue le plus brillant fleuron de l'histoire intellectuelle de la principauté.

Ce ne sont point des historiens de profession; ils ne visent pas à la gloire qu'un seul d'entre eux a conquise, celle de raconter les destinées de toute l'humanité et de se faire lire de toute l'Europe chrétienne. La plupart d'entre eux n'ont pas même l'ambition plus modeste de retracer le tableau d'ensemble des destinées

de leur patrie, et ceux qui l'entreprennent ne comptent pas parmi les plus importants du groupe. Ils font avant tout des monographies, comme on dirait aujourd'hui, et ne racontent que ce qu'ils ont vu, ou ce qui les touche de plus près. Un tel déroule quelque événement remarquable de son temps, comme la guerre de Bouillon ou la guerre de Steppes; cet autre écrit la vie de quelque saint personnage qu'il a connu personnellement, comme saint Frédéric, saint Thierry I^{er} de Saint-Hubert, saint Albert de Louvain. Un troisième racontera l'histoire de son monastère depuis l'époque où remontent ses souvenirs. Mais tout cela est précis, exact, vivant, souvent coloré, souvent palpitant d'une vie intense, quand le narrateur a donné de tout son talent et de tout son cœur, comme l'ont fait Lambert le Jeune à Saint-Hubert, ou l'abbé Rodolphe à Saint-Trond. Il y a autant de foyers littéraires qu'il y a de grandes abbayes, et l'on aura une idée de l'activité intellectuelle de cette époque si l'on apprend que le moine Renier de Saint-Laurent a pu composer, à la fin du XII^e siècle, un ouvrage en trois livres intitulé : *De claris Scriptoribus monasterii sui*, où il énumère les chroniqueurs, littérateurs, théologiens, exégètes, mathématiciens, musiciens et poètes sortis de son seul monastère.

Chose curieuse et à première vue étonnante, c'est le XIII^e siècle qui marque une décadence. La production littéraire se ralentit; l'esprit scientifique baisse, les chroniqueurs ne sont plus, comme Gilles d'Orval, que des compilateurs dénués de critique et d'originalité; et quant aux hagiographes, ce sont, comme Thomas de Cantimpré et l'auteur du *Vita Odiliae*, des personnages à moitié hallucinés, qui semblent ignorer les bornes de la

crédulité humaine. Un sens plus rassis, un jugement plus ferme, une conception plus vraie de l'histoire reparaissent au XIV^e siècle. S'il n'y manque pas de compilateurs comme Jean d'Outremeuse, qui ne font aucune différence entre l'histoire et le roman, on y rencontre d'autre part des esprits judicieux et éclairés comme Hocsem, qui savent s'élever à des vues générales et qui soulèvent les problèmes de l'histoire politique, et des conteurs intéressants comme Jacques d'Hemricourt, qui ne sont pas indignes d'être nommés à la suite de Froissart. Ce dernier n'est-il pas, à bien des égards, le disciple et l'imitateur du chanoine Jean le Bel, un de ces Liégeois qui, comme Sigebert de Gembloux, ont su conquérir par leurs travaux une place honorable dans l'historiographie internationale? Sans doute, de tels noms ne sont que des exceptions, à Liège comme ailleurs, mais ce qu'il faut ajouter, c'est que, depuis l'époque de Jean le Bel jusqu'aux jours calamiteux qui marquèrent pour la principauté la fin de son moyen âge, sa littérature historique resta une des branches les plus florissantes de son activité intellectuelle. Si bien qu'à tout prendre, l'histoire de ce mouvement, outre l'intérêt spécial qu'elle a pour ceux qui veulent approfondir l'étude de nos annales, en a un de premier ordre pour quiconque veut connaître la civilisation belge sous un de ses aspects les plus dignes d'attention.

Les considérations qui précèdent, bien qu'elles soient suggérées naturellement par la lecture du mémoire, n'y sont cependant pas formulées d'une manière expresse. L'auteur a voulu, et je l'en loue, que le lecteur tirât lui-même les conclusions de sa vaste enquête. Pour rester dans les termes de la question et parce que la nature du

sujet l'exigeait, il a évité toute synthèse et s'est attaché à grouper autour de chaque source étudiée par lui la plus grande somme possible de renseignements utiles.

Voici les lignes maîtresses de son plan. Après une introduction dans laquelle il esquisse, à grands traits, le tableau de la vie intellectuelle au pays de Liège pendant l'époque de ce qu'on pourrait appeler sa préhistoire, il aborde, au chapitre I^{er}, l'exposé des origines de son historiographie au VII^e et au VIII^e siècle. Elle ne consiste encore, à cette date, qu'en un petit nombre de vies de saints écrites par des plumes tellement inexpérimentées que les auteurs, pour venir à bout de leur tâche, imaginent de mettre au pillage quelque œuvre antérieure, à laquelle ils empruntent non seulement des expressions et des lambeaux de phrase, mais parfois des épisodes entiers, qu'ils transportent dans leurs récits avec une naïveté et une gaucherie qui désarment la critique.

Le chapitre II nous montre comment, dès le IX^e siècle, on crut n'avoir rien de plus pressé que de remanier ces productions barbares et archaïques selon les exigences d'un goût rendu plus sévère par la Renaissance carolingienne. Il constate aussi qu'à part ce travail purement stylistique, et quelques menus écrits d'ailleurs clairsemés, la première moitié du IX^e siècle a été pour le pays de Liège « d'une désolante stérilité ». Il aurait pu en dire autant de la seconde. En réalité, si nous exceptons le seul Sedulius, qui du reste est étranger par son origine au pays de Liège et par ses travaux à l'historiographie, le IX^e siècle n'a produit dans cette région ni un écrivain de marque ni un ouvrage de vraie valeur, et il nous faut passer au chapitre III et au X^e siècle pour assis-

ter enfin à la véritable éclosion de la vie littéraire. C'est le siècle d'Étienne et de Rathère, c'est surtout le siècle d'Éracle et de Notger. Il fournit à l'auteur l'occasion d'un intéressant tableau de l'activité rajeunie des principaux monastères et d'une revue des ouvrages historiques parmi lesquels figure au premier rang la chronique de Lobbes de Folcuin.

Désormais l'essor est donné, et le mouvement se continue dans des proportions singulièrement agrandies. Il avait suffi d'un chapitre pour raconter les œuvres et les hommes de chacun des siècles précédents; il en faudra trois (IV, V et VI) pour épuiser les riches annales de l'historiographie du XI^e. Le premier est pris tout entier par l'étude du mouvement qui a pour principal théâtre l'école de la cathédrale, par l'histoire de ses divers écolâtres, dont chacun a sa place dans l'histoire littéraire du temps, et surtout par la biographie et par les œuvres de deux hommes qui ont entrepris de nous doter d'une chronique générale des évêques de Liège, je veux dire Hériger et son continuateur Anselme. Le chapitre V étudie en détail les écoles des collégiales et des abbayes du diocèse. Avec le chapitre VII, nous remettons les pieds sur le terrain de l'historiographie pure, et nous passons en revue l'imposante légion des annalistes et des chroniqueurs de ce temps, parmi lesquels brille comme une étoile de première grandeur le nom de Sigebert de Gembloux. Les quatre siècles suivants sont également étudiés chacun dans un chapitre spécial. L'auteur suit généralement l'ordre chronologique, s'efforçant de le combiner avec l'ordre d'importance chaque fois qu'il le peut, et ne négligeant pas non plus, à l'occasion, de grouper ses notices selon les lieux de provenance. Plus

préoccupé d'être clair et méthodique que d'éviter le reproche d'uniformité, il rédige tous ses articles sur le même plan : un aperçu de la vie de l'écrivain, l'énumération de ses écrits avec l'analyse sommaire de chacun, enfin une appréciation critique. Ce procédé était celui qui s'imposait ; l'intérêt très grand du sujet en sauve la monotonie, et l'attention du lecteur se soutient, bien que l'auteur ne se mette pas en frais pour la stimuler.

Je ne saurais d'ailleurs épargner au mémoire un reproche sérieux : c'est la disproportion de ses diverses parties. Il est certains sujets sur lesquels l'auteur s'étend outre mesure, jusqu'au point de perdre de vue son plan et de substituer à la savante concision qui doit être la règle dans un travail de ce genre, une abondance fâcheuse de détails superflus qui transforment plus d'une fois ses notices en véritables dissertations. C'est surtout dans la première partie du mémoire que se remarque cette tendance à s'arrêter en chemin, pour explorer avec curiosité tous les recoins du sujet, au grand détriment de l'unité et de l'harmonie. Il est visible que l'auteur ne s'est rendu compte que peu à peu, peut-être sous l'aiguillon du temps qui l'avertissait de se borner, des vraies dimensions qu'il fallait donner à chaque article, si bien qu'arrivant à la fin, il s'est laissé surprendre par le délai fatal, ce qui lui a fait écourter certaines notices du XIV^e et du XV^e siècle. En ce qui concerne celles-ci, il sera facile de les développer pour leur donner le caractère de toutes les autres, et je n'insisterai pas davantage. Mais pour ce qui concerne le travail d'élagage, il exigera sans doute de l'auteur un sacrifice assez pénible, et c'est pour lui épargner la tentation de l'éviter en partie que je crois bon d'indiquer ici les passages principaux où, selon moi, il devra tantôt donner de larges coups de ciseaux dans ses

pages trop touffues, tantôt résumer à grands traits un exposé trop plantureux :

Le *Vita Lamberti*, pp. 56-50.

Remaniement du *Vita Servatii*, pp. 69-75.

Remaniement du *Vita Lamberti*, pp. 74-88.

Translatio Sancti Huberti, pp. 79-84.

Le *Vita Remacli*, pp. 87-100.

Le *Miracula Remacli*, pp. 102-112.

Le poète Sedulius, pp. 115-119.

La vie de Folcuin de Lobbes, pp. 157-156 (où il suffira de résumer, en quelques lignes, tout ce qui est dit d'après Holder-Egger sur son identité avec Folcuin de Saint-Bertin).

L'histoire de l'école cathédrale de Notger, pp. 195-221.

Les élèves de Notger, pp. 198-204.

La querelle du sacerdoce et de l'Empire, pp. 281-291.

Maurice de Neufmoustier.

Je sais bien que dans plus d'un des passages que je vise, les modifications que je réclame auront pour résultat de supprimer la démonstration de certaines idées personnelles, de certaines vues neuves que l'auteur a le droit de regarder comme un mérite de son travail ; mais ces considérations ne sauraient prévaloir contre la nécessité de faire un livre plutôt qu'une série de monographies détachées, et au surplus, rien n'empêche de faire reparaître dans un appendice, s'il y a lieu, les renseignements que la revision pourrait être dans le cas d'exclure du corps de l'ouvrage.

Ce n'est pas tout. A côté de développements trop longs, il y a aussi des épisodes absolument parasites, et dont la présence dans le mémoire est faite pour en dénaturer le caractère. Je veux parler des digressions que l'auteur fait chaque fois qu'un des écrivains dont il s'occupe

a laissé, outre ses travaux d'ordre historique, des écrits d'un autre genre qui ne rentrent pas dans le cadre du mémoire. J'admets qu'on les mentionne en passant, ne fût-ce que pour compléter la physionomie littéraire qu'il s'agit de retracer, mais je ne saurais accorder qu'on les traite comme on fait des écrits historiques eux-mêmes, qu'on les analyse avec le même détail, qu'on nous les présente sur le même plan. J'exigerai donc encore des coupures ou tout au moins des réductions considérables dans les développements consacrés aux sujets suivants :

Gesta abbatum Sithiensium, pp. 156-163.

Vita Folcuini Tarvanensis, pp. 163-167.

Rhythmus alphabeticus d'Adelman, pp. 217-221.

Gozechin, pp. 230-232.

OEuvres polémiques de Sigebert de Gembloux, pp. 300-316 et 337-344.

OEuvres théologiques de Rupert de Saint-Laurent, p. 377.

Laurent de Liège, *Chronique de Verdun*.

Guibert Martin, ses œuvres.

Il était inévitable que dans un travail de si longue haleine et portant sur un si grand nombre de questions, toutes ne fussent pas traitées avec la même ampleur, et qu'il se rencontrât même quelques lacunes et quelques erreurs. La question des diptyques épiscopaux de Liège n'a pas été suffisamment étudiée ; l'auteur semble ignorer l'existence des diptyques conservés à Berlin, à Darmstadt et à Tongres, qui lui auraient fourni, le dernier surtout, d'utiles références. J'ai été déçu dans mon espérance de trouver dans le mémoire l'éclaircissement d'une difficulté relative au *Vita Remachi* attribué à Notger : un fragment de cette vie, reproduit par Dom Bouquet, nous a conservé un renseignement du plus haut intérêt pour

l'histoire des origines de la dynastie carolingienne. Malheureusement ce passage ne figure dans aucun des manuscrits actuellement connus de cet ouvrage, et le renseignement lui-même reste fort problématique. J'avais compté aussi que le mémoire nous apporterait, sinon la solution, du moins un essai de solution de la difficulté relative à la célèbre *Chronique des Vavassours*, attribuée à Hugues de Pierrepont. Il n'en est rien, et sur ce point particulièrement intéressant, l'auteur n'a pas de conclusions personnelles : il se borne à nous offrir celles des autres érudits. Et cependant, malgré des autorités comme celles de Wattenbach et de notre savant confrère, M. Bormans, qui croient à l'existence de cette chronique, et malgré les conclusions de M. Friedrich Franz, qui, dans ses laborieuses recherches, croit s'être rapproché de ce document qu'il dit disparu, je tiens pour incontestable que la *Chronique des Vavassours* est une audacieuse fiction de Jean d'Outremeuse, ni plus ni moins que les Lucius de Tongres et autres fabuleux historiographes allégués par son contemporain Jacques de Guyze, et dont l'existence imaginaire a si souvent fatigué la sagacité des érudits de notre temps. Rien, à mon sens, ne serait plus facile que de le prouver, mais il suffira sans doute, pour l'édification de mes confrères, de rappeler en quelques mots que, selon Jean d'Outremeuse, V, 123, la *Chronique des Vavassours* a été écrite par Hugues de Pierrepont sous la dictée d'Ogier le Danois, qui, prisonnier de la fée Morgane depuis 418 ans, venait d'arriver en France sur l'ordre de Dieu pour délivrer le roi Philippe-Auguste, assiégé dans Paris par une armée de 1,200,000 Sarrasins. Ogier donc se mit en devoir de raconter à notre évêque tous ses exploits, avec ceux de Roland, d'Olivier et d'autres preux, et l'on peut bien se figurer les mer-

veilles que le brave paladin, qui comptait alors plus de cinq cents printemps, dicta à son révérendissime et bienveillant secrétaire. Ce qui augmente le comique de la scène (est-il inconscient ou sommes-nous devant un mystificateur à froid ?), c'est qu'après avoir mis par écrit les belles choses qui venaient de lui être dictées, Hugues de Pierrepont, pour plus de sûreté, en donna lecture au paladin et lui fit corriger le texte. Le bon billet qu'il avait là !

Je finis par l'indication de quelques menus écrits qui ont été oubliés par l'auteur, et sur lesquels j'appelle son attention.

IX^e siècle : *Epistolae Scotorum Leodienses* (*Neues Archiv*, XIII).

X^e siècle (?) : *Translatio sancti Justi Malmundarium* (Martène et Durand, *Amplissima Collectio*, VI).

XI^e siècle : *Fundatio Sancti Albani* (*MGH*, XV; Aigret, *Histoire de la cathédrale de Namur*).

Guicard, auteur d'une vie de saint Trond, mentionnée dans le *Vita Trudonis* de l'abbé Thierry.

Vita Sancti Evermari (*Acta Sanctorum*, 1^{er} mai).

Historia Brabantinorum, vers attribués à l'abbé Guillaume II de Saint-Trond, qui était *bonus metricus*, au dire de la chronique du lieu, et *historiographus magnus*, selon Jacques de Guyze. Voir sur lui Hirsch, *Jahrbücher des Deutschen Reichs unter Heinrich II*, I, p. 529; Wilms, *Archiv*, IX, 358; Van Even, *Brabantsch Museum*, p. 285.

Radus de Lewis, chroniqueur qui, au dire de Jean d'Outremeuse, « despendit grandement à faire cronique » (voir page 160) et dont l'œuvre est sans doute, comme celle de Hugues de Pierrepont, un produit de la fertile imagination du vieux romancier.

P. de Awans, personnage du XIV^e siècle cité par

Hocsem pour un chronogramme en vers sur la suppression de l'ordre des Templiers en 1307.

Le *Chronicon Tungrense*, dont Chapeville, II, p. 259, cite un fragment relatif à la déposition d'Henri de Gueldre.

La *Chronique de Tongerlo*, qui, bien qu'inédite, est cependant connue par les recherches que lui a consacrées Wohlwill, p. 198.

Je résume mon opinion sur le mémoire en déclarant qu'il est digne de nos suffrages, et que si l'auteur veut faire droit aux observations qui précèdent, son travail fera honneur à l'Académie et rendra de sérieux services à l'érudition. »

Rapport de M. Bormans, deuxième commissaire.

« Les mérites et les défauts du mémoire soumis à notre appréciation ont été nettement indiqués par le premier commissaire. Ils sont tels que si, avec M. Kurth, je n'hésite pas à proposer pour l'auteur le prix du concours, je ne saurais cependant, pas plus que mon savant confrère, consentir à l'impression de son travail dans sa forme actuelle.

Sans m'attarder à des éloges qui ne sont plus nécessaires, je tiens à m'expliquer sur ce dernier point.

L'*Étude critique des sources de l'histoire de Liège* comprend, du commencement à la fin, dix chapitres, sans aucune espèce d'autre division. Mais on s'aperçoit sans peine qu'elle n'a pas été écrite d'un jet et qu'en réalité elle est formée de deux parties d'étendue et de valeur inégales. On dirait que le concurrent, après l'avoir heureusement menée jusqu'à la fin du XIII^e siècle, avait cru pouvoir considérer sa tâche comme terminée. Se rendant compte,

après coup, que pour faire œuvre complète il devait y comprendre aussi les siècles suivants, il s'est empressé de poursuivre ses recherches; mais, surpris par le temps, il n'a pu les achever ni en tirer suffisamment parti. C'est ce qui explique comment, sur 595 pages, il n'a trouvé moyen d'en consacrer que 79 aux XIV^e et XV^e siècles, si féconds pourtant en annalistes liégeois de premier ordre.

La lecture du mémoire ne fait que confirmer cette hypothèse. L'auteur, cela se voit, s'est mis au travail avec une ardeur peu commune. La richesse de ses références en fait foi; rien de ce qui, de près ou de loin, se rapporte à son sujet, ne lui a échappé: livres belges et étrangers, manuscrits, revues, archives, il a tout vu, tout annoté. Jusqu'ici il a droit à nos éloges. Mais où il prête le flanc à la critique, c'est dans la mise en œuvre des matériaux qu'il avait si laborieusement assemblés. Au lieu d'en faire un judicieux triage, il a voulu les utiliser tous; et c'est ainsi que par des développements excessifs, des citations trop nombreuses, des détails trop menus, et même des hors-d'œuvre, il a donné à ses huit premiers chapitres des proportions démesurées. Inutile d'insister. Tout en rendant hommage aux remarquables qualités de critique dont le concurrent fait preuve, M. Kurth a signalé ses longueurs et ses digressions. Heureusement, le remède est facile: il suffira d'élaguer.

Il en est tout autrement des deux derniers chapitres, consacrés au XIV^e et au XV^e siècle. Autant, jusqu'ici, nous avons dû reprocher à l'auteur la lenteur de sa marche, encombrée par des *impedimenta* de toute espèce, autant dorénavant aurons-nous à nous plaindre de la précipitation de sa course. Les renseignements abondent dans ses notices, mais leur manque d'assemblage ne trahit que trop souvent la hâte des transcriptions ou des

résumés de travaux antérieurs. Manifestement le temps lui a manqué.

En remaniant cette partie de son mémoire, il devra aussi la compléter et tenir compte d'écrivains qui, pour n'avoir pas la célébrité de Hocsem, de Jean de Stavelot et de Zantfliet, n'en sont pas moins dignes de figurer dans sa galerie, et le méritent à coup sûr mieux que Pierre Dorlandus, Pierre Impens, Crespin Roefs et Thomas Basin, que l'on est tout surpris d'y rencontrer. Qu'il me suffise de citer l'auteur des *Annales Rodenses*, Salomon Henrici, Grégoire Sylvius, Daniel Raymondi, Brusthem, Jean et Hubert Depas, dont les écrits, même relativement récents, sont véritablement des sources de notre histoire.

{ Ce n'est pas ici le lieu de rompre une lance en faveur de la *Chronique des Vavassours*; mais puisque le concurrent a jugé à propos de lui consacrer une notice, pourquoi ne l'a-t-il pas fait aussi pour Renkin de Velroux, Enguerrand de Bar, Renier de Fooz, et d'autres que Jean d'Outremeuse nous fait également connaître? } Si même les travaux qu'il leur attribue étaient imaginaires, encore y aurait-il lieu de résoudre, ou tout au moins d'étudier ici les problèmes que leurs noms soulèvent.

On doit approuver l'auteur d'avoir négligé Philippe de Commines et Olivier de la Marche. Mais pourquoi comprendre Jean de Haynin dans sa proscription? Est-ce que les trois voyages du comte de Charolais au pays de Liège ne doivent pas être considérés comme des documents historiques autrement intéressants, pour l'ancienne principauté épiscopale, que les écrits de Jean le Bel, de Werner de Liège et du héraut d'armes Gelre, qui n'ont avec elle rien de commun?

Un examen détaillé de ce que l'on est convenu d'ap-

peler les *Chroniques vulgaires* n'était certainement pas possible ; j'aurais aimé cependant connaître l'avis du concurrent sur le parti que, d'une manière générale, l'on en pourrait tirer. C'est un point sur lequel je me permets d'attirer son attention.

Telle qu'elle nous est présentée, l'*Étude des sources de l'histoire de Liège*, malgré les critiques dont elle a été l'objet, constitue une œuvre remarquable et des plus utiles. Mais elle est susceptible d'améliorations. J'estime en conséquence que, tout en décernant le prix à l'auteur, la Classe devrait l'inviter à revoir son travail et à le soumettre de nouveau, dans un an, à son approbation. »

—

**Rapport de M. le baron de Chestret de Haneffe,
troisième commissaire.**

« Je n'hésite pas à reconnaître avec les deux premiers commissaires les solides qualités du mémoire de concours dont M. Kurth a donné l'analyse et fait ressortir le mérite. J'ajouterai que l'auteur, un écrivain qui visiblement n'en est pas à ses débuts, s'exprime dans un style simple et clair, tel qu'il convient au sujet qu'il avait à traiter. Mais autant la forme est sobre et louable, autant chez lui le fond laisse à désirer au point de vue des limites assignées à son travail. On dirait parfois qu'il en a complètement perdu de vue le titre et le but, oubliant que, suivant une heureuse métaphore, les arbres ne doivent pas empêcher de voir la forêt. Ce défaut, sur lequel on ne saurait trop insister en un temps où faire long est une maladie fréquente et souvent incurable, a déjà été relevé par mes savants confrères. Les passages qu'ils indiquent comme devant être supprimés ou consi-

dérablement réduits, embrassent plus de deux cents pages du mémoire, et ce n'est pas assez. J'y comprendrais quelques biographies disproportionnées, *Le diocèse de Tongres après l'invasion*, la dissertation sur la mort d'Angelran, évêque de Metz, le tableau de la culture intellectuelle du clergé de cette ville au XI^e siècle, *La vie de saint Bavon*, *La vie de saint Rombaut*, l'interminable étude sur les hagiographes mystiques du XIII^e siècle, *Relatio de pugna Boviniensi*, la revue des écrits relatifs à l'abbaye de Villers, et, en général, tout ce qui n'a aucun rapport avec l'histoire du pays de Liège.

Sous prétexte qu'« on ne pourrait mieux dire », le concurrent fait un véritable abus de citations qu'il n'a pas toujours soin de distinguer par des guillemets, de sorte qu'on se demande où commence et où finit ce qui lui appartient en propre. On voudrait le voir se dégager plus librement des lisières où le tiennent les doctes leçons d'un maître qu'il laisse trop souvent deviner : dans une œuvre d'aussi longue haleine, un résumé substantiel remplace avantageusement les plus savantes dissertations et permet au lecteur de trouver sans peine ce qu'il vient y chercher.

De même que l'auteur accorde au haut moyen âge une place prépondérante, de même on remarque chez lui une tendance prononcée à s'exagérer les mérites des moindres écrivains de cette période. A-t-il affaire, au contraire, à des chroniqueurs tels que Jean de Stavelot et Adrien d'Oudenbosch, le temps lui manque, sans doute plus que la bonne volonté, pour faire ressortir leur importance.

Sans parler des lacunes qui vous ont été suffisamment signalées, je crois devoir attirer l'attention du concurrent sur quelques erreurs de détail qu'il pourrait ne pas aper-

cevoir en revisant son travail. Page 233, il fait de l'abbaye de Saint-Laurent une des sept collégiales de Liège, et ne cite pas Saint-Pierre. Page 336, sur Jacques de Hemricourt, il devra consulter *Les échevins de la souveraine justice de Liège*, de M. le chevalier de Borman, et trouvera la date exacte de son décès dans le tome XXVII du *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*. (Celle de la mort de Jean d'Outremeuse lui sera fournie par le *Compte rendu des séances de la Commission royale d'histoire*, 5^e série, tome 1^{er}, page 282.) Enfin, Jean de Los ne fut pas élu abbé de Saint-Laurent le 30 juillet 1508, mais bien le 25 du même mois, comme il nous l'apprend lui-même dans sa chronique.

On ne doit pas s'étonner que dans l'appréciation d'une œuvre de valeur la louange tienne moins de place que la critique : celle-ci a particulièrement besoin d'être justifiée; celle-là peut se résumer en peu de mots. En disant que le concurrent a tout ce qu'il faut pour produire un mémoire à peu près irréprochable, j'aurai fait de lui un éloge mérité. Je m'associe donc à la proposition de M. Bormans de lui accorder le prix, à la condition expresse que son travail nous reviendra dans un an, remanié conformément aux observations des trois commissaires. »

Le prix n'est pas décerné.

La question sera reportée au programme de concours pour 1901.